

Du Paria à l'Émigré : une typologie des vagabonds postrévolutionnaires

Introduction

Le « grand renfermement », analysé par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie*, dit assez la peur qu'ont les sociétés du vagabondage et de la mendicité. Tout au long de la période classique, les pouvoirs mettent en place des institutions qui visent à « fixer » de force les marginaux qui hantent les rues et les chemins. Les vagabonds, ceux qui n'ont ni foyer, ni travail, et survivent comme ils peuvent en errant de point en point, incarnent une subversivité qui, selon les élites administratives et religieuses, menace l'ordre de la société. Les représentations de cette menace, symbolique plus que réelle, ne manquent pas dans les arts et la littérature. Du gyrovague à l'aliéné, en passant par le fou errant, les figures qui doivent dire la négativité du vagabondage et de la mobilité sont légion. Toutefois, un moment de l'histoire impose de remettre en perspective cette *doxa* morale qui n'est pas sans toucher la République des Lettres. Il s'agit d'un moment que Foucault aplanit sous le poids de la lente évolution quelque peu téléologique de son épistémologie historique, et que d'aucuns appellent depuis quelques décennies le « moment 1800 ». Une révolution politique renverse alors les représentations. La Révolution française fait, en quelque sorte, basculer d'un côté à l'autre de la société la méfiance à l'égard du vagabondage et de l'errance. Que ce soit par choix politique volontaire dès 1789, à la suite de proscriptions, ou pour fuir la guillotine qui s'abat sur les nuques entre 1792 et 1794, les anciennes élites se retrouvent, presque ironiquement pourrait-on dire, sur les routes, privées de tout. Or, ceux qui produisent la littérature pendant la période révolutionnaire, sont justement ces aristocrates devenus apatrides, ces Émigrés. Cela n'est pas sans conséquence sur les sensibilités, et pose des questions d'ordre éthique et esthétique : quels mots pour dire cette situation inédite dans l'histoire ? Faut-il inventer un nouveau langage ? Faut-il

Hugo Sert – doctorant contractuel au sein du laboratoire CERILAC à l'Université Paris Diderot-Paris VII. Adresse pour correspondance : UFR LAC, Université Paris 7, Case courrier 7080, 5 rue Thomas Mann, 75205, Paris cedex 13 ; e-mail : hugo.sert@gmail.com

analyser ou dépeindre, raconter ou taire ? Nous nous intéresserons à quelques textes¹ écrits en exil qui tentent de répondre à ces questions en construisant des figures inédites de vagabonds. Il s'agira de voir comment le traumatisme d'un événement politique qui laisse les esprits abasourdis dans un espace sans repères, est dépassé grâce à l'écriture, mais une écriture de l'exil, travaillée en son cœur par les circonstances, et qui doit trouver des moyens d'assumer la perte qui la mine.

1. Le grand renversement

1. 1. Sur le bord du chemin

Un des exemples les plus connus d'Émigré littéraire est le personnage du marquis de Saint-Alban créé dès 1797 par Sénac de Meilhan, lui-même devenu apatride après la Révolution. Dès la Préface, Sénac dit tout de cette situation qui bouleverse les repères classiques, tant politiques et sociaux qu'artistiques :

Tout est vraisemblable, et tout est romanesque dans la révolution de la France ; les hommes précipités du faite de la grandeur et de la richesse, dispersés sur le globe entier présentent l'image de gens naufragés qui se sauvent à la nage dans les îles désertes, là, chacun oubliant son ancien état est forcé de revenir à l'état de nature (Sénac de Meilhan, 2004 : 33).

L'intrigue historique, qui dépasse tout ce que la fiction avait pu imaginer, permet des généralisations qui ont tout de l'hyperbole. L'Émigré est un naufragé qui, à l'image de Robinson, doit réintégrer la société en passant par toutes les étapes civilisatrices. Sénac évoque à plusieurs reprises l'idée d'un retour forcé à l'« état de nature ». Les Émigrés sont définis négativement : ils n'ont plus d'état, plus de titres, plus de terres, plus de noms, plus de foyer². Ils sont comme cette fiction de sauvage qui a tant fasciné le XVIII^e siècle : ils n'ont que la force de leurs bras pour subvenir aux besoins primaires. Le noble, dans le texte, apparaît comme une sorte de protoprolétaire : déraciné, il ne peut compter que sur ses propres moyens, et erre de ville en ville pour vendre sa force de travail. On voit ainsi dans l'*Émigré* des marquises devenir des rapiéceuses, et des duchesses des vendeuses de fleur. Le marquis de Saint-Alban quant à lui, chanceux, n'a pas à découvrir ce qu'est le travail... Il est recueilli par une famille d'aristocrates prussiens, qui le trouve, lors d'une promenade à cheval, agonisant sur le bord du chemin, souffrant d'une blessure reçue au siège de Mayence. Après des soins nécessaires et quelques semaines de rétablissement, il tombe évidemment fou

1. Nous choisissons volontairement de ne pas nous attarder sur les textes les plus connus de cette période que sont *René* de Chateaubriand et *Oberman* de Senancour. Si ces textes sont liés à la situation d'exil de l'Émigration, ils le sont implicitement, et il faudrait une autre étude pour montrer que l'on doit les inscrire dans l'historicité traumatique de la Révolution.

2. « Toutes les pages du livre de ma vie semblent effacées ; il faut recommencer à me faire connaître... » (Sénac de Meilhan, 2004 : 113).

amoureux de sa jeune et belle hôtesse, Victorine de Loewenstein, qui lui rend ses sentiments. Mais il apparaît vite que la situation est trop idyllique pour un malheureux Émigré. Le marquis est appelé à la guerre, capturé par les soldats français et se suicide sur l'échafaud pour ne pas subir le déshonneur de la décapitation. L'intrigue sentimentale et sa liquidation sont intéressantes en ce qu'elles participent à « essentialiser » le statut d'exilé du Marquis : celui-ci ne peut échapper à sa situation d'exclu, qui est, aux yeux des autorités révolutionnaires, une situation d'illégalité. Tout exilé qui remet le pied sur le sol français est alors condamné à mourir. Cette situation extrême doit faire comprendre le sentiment très marqué de déracinement pour les Émigrés.

1.2. Un itinérant méprisé

Le Président de Longueil, avec lequel le marquis entretient une correspondance, incarne le versant plus historique et politique du roman épistolaire. Il disserte sur les causes de la Révolution et théorise la contre-Révolution. Surtout, il fait le récit terrible de la fuite des Émigrés, dans la Lettre XVIII du roman. Il décrit la lente et fastidieuse avancée d'une troupe piteuse et maltraitée par les locaux :

Dans peu d'heures le chemin du col de Tende fut couvert de monde, de vieillards, d'enfants, de femmes grosses, d'autres qui portaient sur leur bras leur enfant qu'elles nourrissaient ; des magistrats, des évêques, des moines dispersés sur cette route fuyaient consternés. [...] après une aussi longue marche, et tant de fatigues, il fallut passer la nuit en plein air, inondés de la pluie, les pieds dans l'eau ; [...] (Sénac de Meilhan, 2004 : 97- 98).

L'accueil des Émigrés en Italie confirme ce que nous en dit Chateaubriand dans son *Essai sur les révolutions* : une méfiance généralisée et des éclats de sainteté. Le statut, l'histoire de l'individu ne sont plus rien dans un pays autre avec d'autres repères. Surtout, les conséquences de la Révolution dépassent largement le seul territoire français. De fait, celui qui pouvait sous l'Ancien Régime écraser sous les roues de son carrosse un pauvre malheureux sans être inquiété par la Garde, doit faire face dans son exil au mépris qu'il imposait aux autres :

[...] si je sors dans les rues je m'aperçois souvent que je suis pour le peuple un objet de haine ou de mépris ; car, il ne faut pas s'aveugler sur ses dispositions. Il admire les succès des brigands appelés Patriotes [...] (Sénac de Meilhan, 2004 : 114).

L'aristocrate devient un itinérant, un vagabond apatride et sans foyer, et la méfiance à l'égard de ceux qui sont toujours mobiles se déplace logiquement sur lui. Le renversement est ironique : l'individu qui était le plus haut placé socialement est traité, dans l'espace public qu'est la rue, comme celui qui est le plus bas. La marche à pied, qui définit le statut et le mode de vie du vagabond, est au centre de cette évolution-révolution. Avant la fin du XVIII^e siècle, la marche est considérée dans les textes

normatifs et les discours de civilité comme une pratique des « viles conditions ». À Paris, si l'on marche entre nobles ou grands bourgeois dans des espaces clos comme le Cours-la-Reine ou les jardins des Tuileries et du Luxembourg, on traverse toujours la ville en voiture – la promenade elle-même se fait souvent en carrosse. Seuls le peuple et les domestiques se crottent les bottes sur le pavé. Il faut attendre Mercier avec son *Tableau de Paris* et Rétif avec ses *Nuits de Paris*, pour que la marche en ville apparaisse comme autre chose qu'un « rituel de visibilité sociale » (Turcot, 2007 : 18) pour les aristocrates. Si la figure individualisée du marcheur n'attend pas la Révolution pour commencer d'apparaître dans les textes, les événements accélèrent les choses. À partir de 1789, le noble est jeté dans la rue et sur les routes, et les valeurs sont renversées : l'errant méprisé devient davantage une figure de l'aristocratie que du peuple.

1. 3. Des « infortunés »

C'est en tout cas ainsi que le voient les Émigrés. Chateaubriand rédige et publie son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions* pendant son exil à Londres. Dans le chapitre XIII de la deuxième partie, il s'adresse aux « Infortunés », ses frères de malheur, et leur donne des règles de conduite. Encore une fois, il apparaît que celui qui paradait jadis dans les promenades parisiennes devient le vagabond qui doit se camoufler pour éviter la cruauté des hommes, et provoque une sorte de répulsion. On doit sacrifier ici à une citation un peu longue :

Un infortuné parmi les enfants de la prospérité ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour ; le plus souvent même il ne sortira que la nuit. Lorsque la brume commence à confondre les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté. [...] Ici il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, lui qui eut aussi des fêtes et des amis ! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : Là j'ai des frères.

Une autre fois, par un clair de lune, il se place en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes, sans être distingué d'eux ; de peur qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écrient, comme les gardes du docteur anglais, dans la *Chaumière indienne* : Un Paria ! un Paria ! (Chateaubriand, 2009 : 889-890).

On retrouve quelques-unes de ces lignes dans *René*³. Dans cette promenade fictive, qui décrit très possiblement l'emploi du temps du jeune Chateaubriand à Londres, l'image du

3. « Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts pour voir se coucher le soleil. [...] Je me retirois ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeois que sous tant de toits habités je n'avois pas un ami » (Chateaubriand, 2008 : 404-405).

renversement social sert à dire le renversement symbolique. Bien sûr, l'Émigré n'est pas un *vagabond* au sens strictement sociologique du terme ; mais il l'est au sens large d'individu errant, sans domicile, sans patrie. La référence au conte de Bernardin de Saint-Pierre et la reprise dans *René* de ces lignes à caractère autobiographique, montrent que les vagabonds fictifs servent à parler d'une situation inédite, historiquement sans précédent. Comment peindre sans référents l'exil obscur et solitaire d'un jeune noble destiné à une carrière brillante et à la gloire ? Comment expliquer qu'il s'agit là non pas d'un drame individuel ou familial, qui peut s'inscrire dans le romanesque, mais d'une catastrophe sociale, politique, qui concerne tous les hommes, et qui dépasse le vraisemblable ? Celui qui veut écrire sur ce moment de l'histoire dans le présent de cette histoire doit aller chercher d'autres tableaux d'autres époques, et ne peut s'exprimer que par analogie. Une « proximité émotionnelle de l'individu » bloque la représentation.

2. Tenter de s'orienter

2. 1. « Un paria ! Un paria ! »

Comme l'écrit Florence Lotterie, « un obstacle se fait jour à la saisie intellectuelle de l'événement : une discordance rythmique entre le temps du sujet [...] et celui de l'objet historique » (2007 : 32). La figure du Paria, figure de réprouvé universel, permet en quelque sorte de « déshistoriciser » temporairement une situation qui ne peut pas encore être regardée avec le recul de l'histoire. Il est ainsi très significatif que Mme de Staël, dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* publié en 1796 parle également de cette situation, pour elle emblématique, du Paria de Bernardin de Saint-Pierre :

Je relis sans cesse quelques pages d'un livre intitulé : *La Chaumière indienne* ; je ne sais rien de plus profond en moralité sensible que le tableau de la situation du Paria, de cet homme d'une race maudite, abandonné de l'univers entier, errant la nuit dans les tombeaux, faisant horreur à ses semblables sans l'avoir mérité par aucune faute ; enfin, le rebut de ce monde où l'a jeté le don de la vie. [...] Nul être vivant ne le secourt, nul être vivant ne s'intéresse à son existence (2008 : 280-281).

Ici aussi, l'hyperbole et la généralisation (« race maudite », « univers entier », « rebut de ce monde ») qu'on trouvait dans la description chateaubrianesque de la promenade de l'infortuné, viennent « mythifier » – dans le sens d'extraire d'un contexte sociohistorique – une marginalité qui est pourtant, dans ces années, toute politique. Le paradigme du Paria, inspiré d'un personnage littéraire, permet de neutraliser l'appartenance sociale de l'errant, mais ne dépolitise pas non plus totalement l'exclusion. Ne pas notifier le statut social permet, peut-être, de mettre entre parenthèses la question d'une responsabilité possible de l'Émigré, en l'extrayant des rapports de force sociaux de l'Ancien Régime, tout en rappelant la faute des autres hommes, la faute de

cet univers qui ne le secourt pas. Les figures vagues d'exclus sont donc doublement utiles : elles permettent de parler d'un traumatisme trop proche pour être analysé, et de neutraliser l'idéologie nécessairement sous-jacente dans un discours qui porte sur une situation si radicale.

2. 2. Des figures de la solitude

On comprend ainsi pourquoi la solitude historique de l'homme de lettres exilé se dit en empruntant à un discours littéraire qui dépasse le phénomène daté de l'Émigration. Les écrivains réemploient certains truismes de la littérature victimaire de la fin du XVIII^e siècle. Le discours littéraire de l'errance, qui doit dire la triste situation du solitaire malheureux, de l'infortuné ou du paria, s'inscrit dans la continuité de la littérature des années 1770 et 1780, qui construit la figure archétypique du jeune homme triste. La plainte sur soi et l'incompréhension face au monde qui exclut se développent dans les décennies qui précèdent la Révolution, avec des ouvrages influencés par le rousseauisme, comme ceux de Loaisel de Tréogate, qui publie *Florello, histoire méridionale* et *Dolbreuse, ou l'homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la raison, histoire philosophique*, ou de Henri Feucher, chevalier d'Artaize, qui écrit des *Réflexions d'un jeune homme*. Les Émigrés peuvent facilement s'identifier à ces êtres mélancoliques et passionnés qui promènent au vent leurs blessures béantes de terrassés. Il n'est pas étonnant que les jeunes aristocrates qui écrivent dans les années 1790 depuis leur terre d'exil trouvent à s'intégrer à une communauté de malheureux qui peut sublimer leur triste vagabondage.

3. Seuls sur la terre

3. 1. Les Proscrits

Le Paria, l'Infortuné, l'Émigré, sont donc, avant d'être des incarnations précoces du « mal du siècle » ou des annonceurs du héros romantique – ce qu'une certaine *doxa* peut conduire à penser – des solitaires du XVIII^e siècle passés par le filtre de la Révolution. Le Proscrit n'est pas différent. C'est dans un des premiers textes de Nodier, *Stella, ou les Proscrits*, publié, comme le *Oberman* de Senancour, en 1802, que l'on trouve cette nouvelle figure de l'exilé :

J'avois vingt ans ; les dernières fleurs s'étoient épanouies aux derniers rayons du mois de mai, et je laissois la douce patrie. Ce génie funèbre qui planoit sur la France épouvantée, enveloppoit dans ses immenses proscriptions toutes les époques de bonheur : la jeunesse et le printemps (Nodier, 1820 : 11).

Très proche du René de Chateaubriand, il est différent en ce qu'il n'erre que dans les montagnes, dans les Vosges précisément. Le proscrit, qui s'exprime à la première

personne dans une confession confiée à un « solitaire des Vosges », trouve plusieurs refuges contre le malheur qui finissent tous par devenir déceptifs : la nature, l'amitié, l'amour. Au début du récit, il arrive dans les montagnes et trouve la paix dans des premiers moments d'extase solitaire au milieu des forêts. Mais bientôt il trouve que l'homme n'est pas fait pour être seul, et il croise heureusement un jeune proscrit comme lui, plus malheureux encore, Lovely. Celui-ci vit dans une « chaumière » avec sa mère. La vie est simple, celle des paysans d'autrefois. L'atmosphère est à la fois celle de *Werther* et d'une pastorale très XVIII^e siècle. La nature et l'amitié finissent par ne plus suffire : le cœur du proscrit est bien vide et appelle l'amour. Une apparition se fait dans la forêt, qui prend peu à peu réalité : c'est Stella, proscrire, qui vit elle aussi dans une humble chaumière. Les rencontres se font toujours pendant des marches dans la nature qui sont des errances, des moyens de s'oublier et d'oublier ses peines. Les vagabondages du corps sont évidemment des vagabondages de l'esprit et du cœur. Les courses dans les montagnes doivent être des thérapies mais s'avèrent davantage être des symptômes que des remèdes. Le narrateur cherche Lovely pour lui dire qu'il aime, mais Lovely est absent à lui-même : « depuis deux jours il erroit dans la montagne... Il avoit oublié son asile » (Nodier, 1820 : 79). Le sort du narrateur ne sera pas différent. Il apprend que Stella est mariée. La jeune femme, ne pouvant supporter ce qu'elle pense être une trahison à elle-même, meurt de douleur et de culpabilité. Le narrateur, qui n'avait trouvé, hors de sa « douce patrie », que des foyers temporaires, n'a alors plus aucun lieu de repos :

J'errois autour de sa demeure sans autre nourriture que les fruits sauvages de l'automne, sans autre lit que la terre humide ; et je parcourois les campagnes désertes comme une ombre en peine, que les anges de la nuit ont exilée de son cerceuil (Nodier, 1820 : 118).

Tout comme dans *L'Émigré*, l'intrigue sentimentale est intéressante pour ce qu'elle dit du sentiment d'exclusion du narrateur. Ayant perdu l'amour, le proscrit ne se sent pas exclu seulement de la société dans laquelle il est né, mais du monde des vivants :

[...] je me persuadai que j'étois plongé dans le silence éternel ; que Dieu m'avoit relégué loin de sa vue, hors des bornes de la création, et que tout ce que je voyois n'étoit plus qu'une réminiscence incertaine de ce que j'avois vu (Nodier, 1820 : 118-119).

Ce sentiment du narrateur dit plus que la conséquence du chagrin amoureux et de la perte. Il renvoie à un sentiment plus général que l'on trouve dans nos textes : l'homme est condamné à errer sur la terre et ne pourra jamais trouver le repos. Ce constat, déterminé par la situation réelle et subie de l'exil, va devenir une profession de foi, une posture adoptée volontairement face au monde. L'expérience de la Révolution est une expérience de *désorientation*. Le réel semble inadéquat, tout a changé trop vite. L'individu se déplace dans un espace où les coordonnées sont problématiques, et il ne parvient pas toujours à refonder son assise psychique. Il peut alors choisir de

faire de l'errance et de la marge un *credo* littéraire, dans le but de retrouver au moins une assise poétique. Les récits et confessions du tournant du siècle visent à résumer une nécessité subie en la transformant en preuve d'une marginalité ontologique. Plus précisément, le vagabondage qu'entraîne la situation d'exil est autant une preuve qu'une souffrance : la preuve d'une sensibilité ou d'un caractère passionné que la société révolutionnée n'a pas pu ou su accepter. La communauté réelle de l'Émigration cherche, par le truchement de l'écriture, à sublimer sa situation en se constituant en communauté intellectuelle et spirituelle. Pour ce faire elle réinvestit un certain nombre de lieux communs liés à l'exclusion et à la marginalité des êtres sensibles dans des sociétés corrompues et viciées. Les hommes de lettres livrés à eux-mêmes comprennent très vite quel parti ils peuvent tirer de leur position par rapport à la société. Lecteurs cultivés et sensibles, ils savent que toute solitude héroïque.

3. 2. D'Ulysse à Caïn

Le paradigme de l'Émigration participe ainsi à créer une nouvelle sensibilité. À l'identité stable de l'élite et au sentiment d'appartenance à une République des Lettres succède une identité floue définie négativement, par l'exil, la marginalité, l'errance et le retour impossible. Il n'est dès lors pas anodin qu'à la figure d'Ulysse le rusé, le XIX^e siècle préfère celle de Caïn l'exilé. Le grand voyage de l'*homo viator* n'est plus une quête qui doit conduire à la connaissance de soi-même, mais une errance de réprimé dans les déserts. Or cela dit aussi quelque chose sur la représentation du temps : on passe de la marche du progrès au cheminement sans but et sans fin. L'ingénieur, le rationnel Ulysse, retourne chez lui à la fin de son périple. Caïn, coupable d'un acte barbare, n'est nulle part chez lui : « le premier meurtrier biblique gagne [...], "à l'est d'Eden", "le pays de Nod". Aucune localisation géographique ne correspond à ce lieu qui recouvre seulement un sens symbolique, "Nod" signifiant "errance" » (Léonard, 1996 : 189). Caïn, Abraham, le Juif errant, Adoniram, sont autant de figures d'errants qui peuplent la littérature du XIX^e siècle. Ils ne sont pas des humains qui vagabondent, ils sont humains *parce qu'ils* sont vagabonds.

Conclusion

Les discours de l'exil du tournant des Lumières doivent être inscrits dans l'historicité catastrophique de la Révolution. Le sujet qui s'exprime alors est aux prises avec un temps désorienté, et dit son inadéquation à une société qui a changé trop vite. Les écrivains dans ces années sont jetés dans la liberté totale, qui est souvent une violence ou une oisiveté imposée ; ils sont ainsi des errants forcés, des solitaires malgré eux. Dès lors, ils participent à définir un nouveau statut du penseur qui est directement lié à la situation politique et sociale des années 1790 et 1800, caractérisée par la liberté que permet une *tabula rasa*, mais aussi par les blessures d'une temporalité traumatique. Il n'est en rien anodin que dans les récits publiés alors, le vagabond devienne

une figure généralement positive. Les caractéristiques sociopolitiques des individus qui sont représentés dans les textes comme errant sans repères, sans foyer ni famille, s'inversent. Pendant la Révolution et jusque sous l'Empire, ceux qui se perdent solitaires dans les rues sombres et n'ont nulle part où aller ne sont plus les scélérats ou les ivrognes, mais ceux-mêmes qui produisent la littérature. C'est en partie la raison pour laquelle, si le tournant des Lumières ouvre sur le siècle du scientisme et de la philosophie positiviste, il crée aussi des penseurs qui, comme Senancour, ne sortiront jamais des chemins de l'incertitude :

Il y a un chemin que j'aime à suivre : il décrit un cercle comme la forêt elle-même, en sorte qu'il ne va ni aux plaines ni à la ville ; il ne suit aucune direction ordinaire ; il n'est ni dans les vallons, ni sur les hauteurs ; il semble n'avoir point de fin ; il passe à travers tout, et n'arrive à rien : je crois que j'y marcherais toute ma vie (Senancour, 2003 : 106).

BIBLIOGRAPHIE

- Chateaubriand R. [1802] 2008. Œuvres complètes, XVI, *Atala, René, Les Aventures du dernier Abencérage*. Paris. Honoré Champion.
- Chateaubriand R. [1797] 2009. Œuvres complètes, I-II, « Préface générale » de l'auteur (Ladvoat, t. XVI), *Essai sur les révolutions* (Ladvoat, t. I-II). Paris. Honoré Champion.
- Foucault M. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris. Gallimard.
- Léonard V. 1996. Errance et mythe de Caïn. In Vaillant A. *Corps en mouvement*. Saint-Etienne. Publications de l'Université de Saint-Étienne. 189-200.
- Lotterie F. 2007. Un "temps incommensurable" ? La littérature du tournant de siècle face au défi révolutionnaire. In Petitier P., Séginger G. *Les formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*. Strasbourg. Presses Universitaires de Strasbourg. 131-146.
- Nodier C. [1802] 1820. *Stella, ou les Proscrits*. Seconde édition, corrigée et augmentée. Paris. Librairie de Gide Fils.
- Sénac de Meilhan G. [1797] 2004. *L'Émigré*. Paris. Folio
- Senancour E. P. [1802] 2003. *Oberman*. Paris. Flammarion.
- Staël G. [1796] 2008. Œuvres complètes, série I, Œuvres critiques, tome I, *Lettres sur Rousseau, De l'influence des passions et autres essais moraux*. Paris. Honoré Champion.
- Turcot L. 2007. *Le Promeneur à Paris au XVIII^e siècle*. Paris. Gallimard.

From the « Paria » to the « Emigré » : a typology of postRevolutionary wanderers

ABSTRACT: The « great detention » analysed by Michel Foucault shows the fear societies have of wanderers and tramps. During the wholeclassical period, political and religious elites try to lock up people who don't have neither home nor work, thinking that they are a danger to society's order. Arts and literature represent this threat, reinforcing the negativity of wandering and mobility in minds. However, there is a time

in French history leading to question this *doxa*. A political revolution turns these representations round. The French Revolution changes the camp of suspicion towards wandering. Starting from 1789, old elites, ironically, find themselves out in the streets with nothing. These people, the Émigrés, are the ones creating literature during the revolutionary period. This phenomenon affects writing at this time, and arises ethical and aesthetic questions. The texts written in exile trying to answer these questions create a new sensibility which is going to influence the minds of the 19th century.

Keywords: representations of exile, French revolution, Emigration, outcast, walking, wandering